

Séminaire « Psychanalyse et sciences sociales »
François Bafoil / Paul Zawadzki
CERI/GSRL

François Bafoil

Acte II. Relire Freud

**« Misère psychologique de la masse »
Penser le phénomène de la masse aujourd'hui avec Freud**

Dans *Psychologie des masses et analyse du moi* écrit en 1921 la formation de la masse correspond au moment où les individus qui la composent échangent simultanément la figure de l'autorité (surmoi) pour une autre jugée plus satisfaisante parce que plus rémunératrice (celle du chef). Ensemble, ils sont alors en mesure de régresser à la phase primaire du développement, celle où l'enfant se mire et s'admire dans ses propres productions (moi-idéal). Plus tard, en traitant de « la misère psychologique de la masse » dans les dernières lignes du *Malaise dans la culture*, Freud a à l'esprit ces masses pétrées de leur égalitarisme et incapables de se soumettre à l'autorité d'un chef. Des masses égalitaires, refusant la moindre autorité en leur sein, veillant jalousement à conserver pour eux seuls leur surmoi narcissique pour mieux empêcher l'émergence d'un quelconque leader. Quelque chose de ce dont les masses trumpiennes ou encore les Gilets jaunes pourraient être le signe.

16 novembre 2021

CERI

56 rue Jacob

75006 Paris

On peut considérer que le concept de masse est apparu récemment dans les sciences sociales puisqu'il s'impose d'abord avec les travaux sur la foule à l'apogée des mouvements sociaux au tournant du XX. siècle, pour ensuite être reformulé à l'issue de la Grande guerre quand s'ouvre le temps des guerres de masse marquées au sceau de la suprématie de la technologie. D'une période à l'autre, et plus précisément de la foule à la masse, nombre de composantes ont évolué, notamment sous l'effet du reflux de la référence à la Révolution française et de manière plus décisive, de l'affirmation de la figure du meneur. L'accent est mis désormais non plus tant sur les relations horizontales entre les membres de la foule ou seulement sur le meneur que sur les liaisons à la fois horizontales entre les membres de la masse, et verticales entre membres et le chef, lui-même porté par une vision historique du devenir social. Aux foules se ruant dans les rues françaises et italiennes de manière plus ou moins anarchique contre les autorités républicaines (ou monarchistes) dont le seul objectif était de les réprimer sauvagement, viendraient ainsi s'opposer les masses enrégimentées au service de la violence étatique. Pour cette raison, les défilés de masse, nazis ou soviétiques, ont pu être saisis comme l'une des manifestations majeures des organisations totalitaires, induisant l'hypothèse que la masse et non plus la foule, témoignerait moins de la fin de l'individu que du triomphe du collectif massifié dans un contexte de bouleversement de l'ordre légal. Viendrait l'illustrer l'absence de la règle de droit dans ces types d'États. Les réflexions sur la Shoah et le meurtre de masse viendraient parachever cette vision de la masse déshumanisée, pointant le lieu où l'individu n'est plus rien, sinon un être promis à la mort, celle de masse, organisée et technicisée à l'extrême.

De ces remarques doit-on conclure que les masses seraient le signe de leur rationalité dans leur suprématie de la domination technique sous l'autorité du chef, et celui de leur irrationalité en raison de l'objectif de liquidation de la personnalité consciente qu'ils poursuivent ; en d'autres termes, la masse à la fois moderne et anti-moderne ? Devrait-on également en déduire que les masses ne peuvent voir le jour que dans les pays dominés par des dynamiques anti-libérales et anti-démocratiques ? L'expérience des masses totalitaires, celles du siècle précédent et du nôtre, inviterait à le penser. Des unes aux autres, la différence tiendrait peut-être à la place du religieux, absente dans celles d'hier et plus visibles aujourd'hui. Pourtant, il est d'autres exemples qui tendent à prouver le contraire en localisant au cœur de la démocratie ces phénomènes de liquidation de la conscience individuelle sous l'autorité ou pas d'un chef.

Or c'est ce trait d'absence du chef qui doit nous interroger car la pensée de la masse s'est historiquement distinguée de celle de la foule en mettant en exergue la figure de l'autorité du chef et celle de l'institution (avec les exemples sans cesse repris de l'Église et de l'armée). Comme si en validant l'approche freudienne de la masse, certaines manifestations de masse aujourd'hui reprenaient nombre de traits de la foule, décrits dans les termes de l'anarchie et de l'indiscipline, tels que mis en valeur dans nombre d'analyses au 19^{ème} siècle.

C'est ce que nous cherchons à montrer en conclusion de ce travail en considérant la masse lancée à l'assaut du Capitole aux USA en janvier 2021, un événement qui semble faire largement écho au texte de Freud paru exactement un siècle plus tôt, *Psychologie des masses et analyse du moi*¹.

¹ Sigmund Freud, 1921, *Psychologie des masses et analyse du moi*, Œuvres Complètes, T. XVI, pp. 3 – 83, PUF.

I. De la foule à la masse.

Le rappel de quelques écrits sur cet objet de la sociologie et de sciences politiques qu'est la masse présente l'intérêt à la fois d'assigner son émergence à des contextes politiques particuliers et de saisir l'innovation radicale qu'introduit Freud avec son ouvrage écrit en 1921. Pour le formuler, fût-ce de manière trop rapide, disons qu'avec lui l'accent se déplace de l'inconscient saisi dans les termes d'une « force » obscure avec Gustave Le Bon, aux forces pulsionnelles qui sous-tendent les relations entre les individus de la masse et tous ensemble avec le chef.

Notons par ailleurs que si ces différentes notions de l'inconscient, du meneur et des pulsions ne sont pas absentes des réflexions en France avant 1900², en revanche, elles le sont des travaux qui voient le jour en Allemagne. Pour en rendre compte, l'une des hypothèses est qu'en ce pays la masse disparaît au profit d'autres concepts comme la conscience de soi ou le peuple, entendus très différemment de la conception française. Pour avoir examiné ce thème ailleurs³, je ne m'y attarderai pas sinon pour souligner que Max Weber, pour ne citer que lui, traite dans un premier temps de son sujet dans les mêmes termes de l'imitation que Tardes. Il lui emprunte en effet l'exemple de la foule qui se forme lorsque, sous l'effet d'une averse inopinée, chaque passant y réagit en tirant son parapluie, mais jamais il ne parle de la masse⁴. Quand, à la fin de la guerre en 1918, il s'empare du terme, c'est pour souligner deux dimensions nouvelles : d'une part, son caractère « hystérique » - elle qui est sujette à la « jouissance hystérique de l'affect », impropre à favoriser « la pensée et l'action économiques et politiques »⁵ ; d'autre part, la nécessité de la discipliner fermement sous l'autorité du parti et du chef césarien qu'il appelle de ses vœux : « car le *danger* politique de la démocratie de masses réside bien en tout premier lieu dans la possibilité de prévalence des éléments émotionnels en politique. La « masse » en tant que telle (quelle que soient les couches sociales qui la composent) ne pense qu'au « surlendemain ». Car comme l'expérience l'enseigne, elle est toujours soumise à l'influence irrationnelle des éléments du moment »⁶. A coup sûr, la Grande guerre a introduit une césure décisive en dissociant la notion de la foule, informe, propice à l'imitation et soumise à la suggestion, du concept de masse, cette fois éclairée par les dimensions de l'organisation et de la discipline.

Pour cette raison, on peut suivre Stefan Jonsson lorsqu'il écrit que « potentiellement tout écrivain, penseur, étudiant, artiste, auteur de film et journaliste de l'Allemagne de Weimar et

² Gustave Le Bon, 1895, *Psychologie des foules*, Felix Alcan, (reproduit BNF, Bibliothèque numérique Gallica) ; Gabriel Tardes, *L'opinion et la foule*, Alcan reproduit BNF, Bibliothèque numérique Gallica.

³ François Bafoil, 2019, *Freud et Weber. Race, masse et tradition*, Editions Hermann, Partie II, pages 129-198.

⁴ Il parle à ce propos de «germe de contagion psychologique», in Max Weber, 1971, *Economie et société*, Plon, (trad. Française sous la direction de Jacques Chavy et d'Eric de Dampierre 1967 Pon) , 2 tomes, 1995, Presses Pocket, Tome 1. 46. Ce concept de « contagion » est à la biologie ce que l'imitation ou encore la *mimesis* est à la psychologie, deux concepts largement employés par les penseurs français et italiens de la foule mais finalement jamais expliqués, comme le montrera Freud, voir plus bas.

⁵ Max Weber, « A propos de la situation de la démocratie bourgeoise en Russie », *Œuvres politiques 1895-1919*. Traduit de l'allemand par Elisabeth Kauffmann, Jean-Philippe Mathieu et Marie-Ange Roy. Présentation d'Elisabeth Kauffmann. Introduction de Catherine Colliot-Thélène. Paris: Albin Michel/Aubier, trad. française, 2004, p. 175.

⁶ Max Weber, 1918, « Parlement et gouvernement dans l'Allemagne réorganisée. Contribution à la critique du corps des fonctionnaires et du système des partis » in : *Œuvres politiques 1895-1919.*, opus cité, p. 413.

de l'Autriche de la Première République était préoccupé et même obsédé par la masse »⁷. Pourtant, on peut admettre également avec Serge Moscovici que c'est faute d'avoir vu venir le fascisme en Italie et le nazisme en Allemagne que les partis organisés traditionnels n'ont pas saisi l'importance de la masse. Ce fut le cas notamment des responsables socio-démocrates qui ne croyaient pas en la permanence de ces deux types de régime totalitaire et qui, par ailleurs, n'entendaient pas s'aliéner le peuple animant les masses en colère. On peut ajouter que José Ortega y Gasset est victime de la même illusion dans son ouvrage paru sur la masse en 1929 lorsqu'il estime de peu de durée les régimes fascistes et bolchéviques au motif qu'ils tourneraient le dos à l'histoire, portée par l'idée de progrès⁸. Quant aux partis de droite, forgés à la seule règle de l'autoritarisme, ils ne pouvaient pas imaginer que l'on ne vienne pas à bout de ces mouvements de violence anarchique. A ce titre, l'ouvrage de Le Bon leur fournissait des réponses apaisantes sur la question de l'origine de la violence incontrôlable des foules rapportée à la race, et des recettes très utiles pour les encadrer et les manipuler⁹. Cela explique, en partie, pourquoi *Psychologie des foules* bénéficia d'un tirage exceptionnel jusqu'au début de la seconde guerre mondiale et fut très lu dans les cercles militaires. Les généraux Mangin et Foch avaient pris conseil auprès de son auteur à l'école de guerre ; Mussolini l'avait lu, de même qu'Hitler, dont l'ouvrage *Mein Kampf* aux yeux de certains observateurs semble s'être largement inspiré.

Répondant aux angoisses nées de la défaite de 1870, de la Commune et des manifestations de rue nombreuses dans les décennies suivantes¹⁰, la foule est posée par Le Bon dans les termes de l'incarnation de la race mauvaise et impure : celle des révolutionnaires de 1789 dont les ouvriers de l'industrie sont les héritiers et dont les 'sauvages' des colonies prolongent les errements barbares. Leur ressort à tous est l'inconscient, cette sorte d'obscur ressort qui réduit considérablement le rendement collectif de l'intelligence, et transforme radicalement l'individu en annulant sa faculté de juger. Assimilé à la race, il trouve sa meilleure expression dans « la » femme et tous les penseurs de la foule évoquent, sans l'approfondir, la sexualité en la liant à la « contagion », au contact et à la promiscuité des individus, en un mot à l'inconscient appréhendé comme un « milieu » qui domine les rapports de domination entre les individus. Sighele¹¹,

⁷ Stefan Jonsson, 2013, *Crowds and Democracy. The Idea and Image of the Masses from Revolution to Fascism*, Columbia University Press, p. 14. On peut ajouter que les écrivains allemands avaient été rejoints sur ce point par les écrivains polonais, à l'instar d'un Stefan Zeromski qui dans son ouvrage *L'avant-printemps*, en date de 1924 décrit la puissance des masses mortifères et leur irrésistible pouvoir sur les pauvres et les humiliés, voir François Bafoïl, « Qu'est-ce qu'une société malade ? », in : https://www.editions-hermann.fr/tribune/questce-quune-societe-malade_brh6mTk9EJRG7gArf

⁸ José Ortega y Gasset, 1929, *La révolte des masses*, (Préface de José-Luis Goyena, traduit de l'espagnol par L. Parrot, Les Belles Lettres, 2010. Voir François Bafoïl, « Nos sociétés malades des masses », 13/09/2019, Blog Hefmann, https://www.editions-hermann.fr/tribune/nos-societes-malades-des-masses_oaFmN9gdoZsA6vufm.

⁹ Rappeler que le bon s'engagea ds le service de santé di\$u cote des versallais note2 bono et pdt de la com sur kla càlonie

¹⁰ « Le Bon exorcise... les craintes des bourgeois des années 1890, effrayés par le spectacle des violences ouvrières, des grèves dures et meurtrières, en s'efforçant de théoriser les comportements de la foule » Serge Moscovici, 1985, *L'âge des foules, Un traité historique de psychologie des masses*, disponible dans « Les classiques des sciences sociales », 506 pages, ici p. 413 ;

¹¹ Selon le penseur italien qui est le premier à s'emparer du sujet de la foule, « L'individu se trouve face à la foule, dans la même condition psychologique que l'amant par rapport à sa maîtresse : il est dominé par un tumulte de sensations variées et contradictoires qui peuvent cependant se fondre en cette note fondamentale : le désir de possession et de conquête. L'amour et l'ambition n'ont pas d'autre but ; posséder une femme, conquérir une multitude », Scipio Sighele , *Intelligenza della folla* : cité in Clara Gallini, Christian Lazzeri, 1988, « Scipio

Tardes¹², Le Bon, s'entendent à voir en la femme les manifestations de la folie propre à ceux qu'il faut tenir fermement sous contrôle : la femme et plus loin, les enfants, les sauvages¹³, tous porteurs d'une sexualité effrayante, prémisses de la folie ; une folie dont les germes se trouvent dans la race mauvaise et qui fonde, héritière de l'évolutionnisme darwinien, la théorie de l'atavisme selon laquelle les désordres et autres malfaçons de l'espèce peuvent perdurer latents et surgir sous l'effet d'une cause occasionnelle.

La violence de la foule culmine dans l'image selon laquelle la femme est une prostituée¹⁴. La « foule-femme », qui séduit et veut être trompée, qui se donne au premier bateleur et qu'il faut châtier. C'est la raison pour laquelle les admirateurs galonnés de Le Bon ont été séduits par les considérations sur le chef qui, parce qu'il est dominé par une grande idée, peut ensuite la diffuser et la faire partager par les menés, ses fidèles¹⁵. Les chefs, écrit le Français « n'ont exercé de fascination qu'après avoir été eux-mêmes d'abord fascinés par une croyance ». Doté d'une foi inébranlable, rien ne peut lui résister. « Donner à l'homme une foi, c'est décupler sa force ». Homme d'action et non de réflexion, le chef compte parmi les gens brutaux, sans conscience qui « se recrutent surtout parmi les névrosés, ces excités, ces demi-aliénés qui côtoient les bords de la folie »¹⁶. C'est pour Le Bon l'une des sources du prestige. On verra plus bas le sort que Freud réserve à cette litanie de poncifs réduisant la foule à la folie féminine et le chef, à un malade mental. Disons seulement qu'avec le psychanalyste, ce n'est plus la femme-mère mais – la guerre est passée entretemps avec les frères « enfoulés » dans la guerre de masse - la figure de l'homme : celle du père, le maître et derrière lui, refoulé depuis toujours et pourtant toujours actif, le père de la horde. L'homme-père cruel et despotique a supplanté sinon éliminé la femme-folle et provoque les identifications au père en mettant au jour le narcissisme barbare de la masse, qui se veut fondatrice de la société quand cette société n'est plus qu'une machine de destruction et de mort, l'anti-société.

Cette étape supplémentaire de la formation de la masse comme terreau de la destruction, nul doute que *Psychologie des masses et analyse du moi* l'annonce, tant il énonce, et avec quel éclat, les ressorts psychologiques sur lesquels vont reposer les massacres à venir. Sorte d'épreuve de réalité de la pensée freudienne, ce que l'on peut appeler la masse « totalitaire » propre aux totalitarismes du XX siècle reflète la liquidation de l'instance individuelle autonome au profit d'un Un massifié, tout entier soumis aux ordres d'un Surmoi cruel et despotique¹⁷.

Sighele et la foule délinquante », *Hermès La Revue*, 2, pp. 105-133, p 130. Sur les penseurs de la foule et notamment les prédécesseurs de Le Bon dans les dernières décennies du 19^{ème} siècle, on lira avec profit Elena Bovo, 2021, *Pensée de la foule, pensée de l'inconscient. Généalogie de la psychologie des foules (1875-1895)*, Presses Universitaires de Franche-Comté.

¹² Selon Tardes, « Il s'y ajoute aussi probablement quelque action physique inanalysable qui s'explique par la particularité des traits de la physionomie, de la constitution physique, et peut-être que tout cela se rapporte, par un lien invisible, à la sexualité », in : *Le crime des foules*, p. 8, p. 121.

¹³ « Parmi les caractères spéciaux des foules il en est plusieurs tels que l'impulsivité, l'irritabilité, l'incapacité de raisonner, l'absence de jugement et d'esprit critique, l'exagération des sentiments et d'autres encore, que l'on observe également chez les êtres appartenant à des formes inférieures d'évolution, tels que la femme, le sauvage et l'enfant » Gustave Le Bon, 1895, op. cité, p. 24.

¹⁴ François Bafoil, 2021, *La femme hallucinée. Construction de la faute sexuelle dans la société française entre 1870 et 1914*, Les éditions Hermann

¹⁵ Le chef « a lui-même été hypnotisé par l'idée dont il est ensuite devenu l'apôtre », idem, p. 107.

¹⁶ Idem, p. 106.

¹⁷ Faute de place je ne peux que mentionner deux autres types de travaux : ceux de la mouvance freudienne d'un côté avec Reich, Fromm, l'école de Francfort, Horkheimer, Adorno, Löwenstein ; ceux de Hannah Arendt qui inscrit le phénomène notamment dans la dynamique de dissolution des institutions et des systèmes de protection

Dans cette décomposition généralisée d'où semblent seules émerger la haine et la violence, les camps d'extermination nazis semblent figurer la forme ultime et l'expérience limite de la masse quand elle est réduite à l'indistinction du néant, sans spatialité ni temporalité. Comme si seule la mort planifiée, organisée et assénée en masse était l'aboutissement logique de la disparition de l'individu et de la domination sans partage de l'Un. La masse des camps, ce lieu où la négativité s'impose sur fond de déshumanisation radicale des prisonniers Juifs, condamnés à n'être que des « non vivables », privés de tout espoir et donc de toute identification, privés de toute dimension du temps et de l'espace ; des êtres seulement pour la mort, des « hommes tuables »¹⁸. La masse comme camp est devenu le lieu du non-lieu¹⁹.

Ainsi, de Le Bon avec la foule aux propagandistes totalitaires de la masse, il semble que l'on soit passé de la masse à châtier à la masse qu'il faut dominer en son intimité pour mieux extirper d'elle toute promesse positive jusqu'à faire du vivant seulement la préfiguration de la mort. Dans ce tableau, l'originalité de Freud est à coup sûr de renouveler l'approche de l'inconscient en le reliant à la fois à la collectivité - celle marquée par la figure de la tradition sans nom, celle du Père de la horde qui se dessine derrière le chef de la masse, objet des identifications et des introjections par les membres de la masse- et à l'individu, chacun faisant face à l'enjeu œdipien pour tenter d'affronter les exigences de la culture. Ce sont ces dynamiques d'identification portées par les pulsions de l'amour et la haine qui construisent le champ social et font communauté (*Gemeinschaft*) ; mais pas pour autant société (*Gesellschaft*). Une communauté faite de suiveurs aux ordres du chef, disciplinée et enrégimentée, en réalité une *Gefolgschaft*²⁰.

II. Psychologie des masses et analyse du moi

L'une des clés d'entrée de ce texte écrit après la Première Guerre mondiale²¹ se trouve peut-être dans un texte écrit paradoxalement juste avant que le conflit n'éclate. Ce texte - *Pour introduire au narcissisme* - qui date de 1914 se clôt ainsi : « De l'idéal du moi une voie significative conduit à la compréhension de la psychologie des masses. Outre son côté individuel, cet idéal a un côté social, c'est également l'idéal commun d'une famille, d'une classe, d'une nation »²².

Ce qui ouvre l'idéal du moi à la psychologie de la masse, c'est le constat de l'insatisfaction de la libido en raison de l'incapacité de l'idéal du moi à fournir la satisfaction attendue. En résulte

sociale pour des groupes et des classes dont les membres sont confrontés à des crises violentes,, Hannah Arendt, *Les origines du totalitarisme, T. 2 Sur l'antisémitisme*, (« Points Essais » n° 360).

¹⁸ Nathalie Zaltzman, *L'Esprit du mal*, Paris, L'Olivier, 2007.

¹⁹ Sur ce thème abondamment traité dans la littérature psychanalytique, je mentionne seulement Laurence Kahn, 2018, *Ce que le nazisme a fait à la psychanalyse*, PUF Petite bibliothèque de psychanalyse ; Ewa Weil, « Lieux du traumatique, le génocide : Le nouage collectif-individuel », CLP Jérusalem-Paris, 12-14 mai 2021, *Revue Française de Psychanalyse*, 85 (5), p. 1095-1147 ; Werner Bohleber, « Remémoration, traumatisme, et mémoire, *Revue française de psychanalyse*, (71) p. 803- 830 ; Janine Altnounian, 2000, *La survivance. Traduire le trauma collectif*, Préface de P. Fedida, Postface de R Kaës, Dunod

²⁰ J'emprunte ce terme de « Gefolgschaft » assimilée à la Gemeinschaft à Laurence Kahn qui l'applique à la compréhension de la masse nazie. Voir Laurence Kahn, 2018, *Ce que le nazisme a fait à la psychanalyse*, PUF Petite bibliothèque de psychanalyse, p. 43 et suivantes

²¹ La guerre a profondément inspiré cet ouvrage, ne serait-ce que parce que la mention des « névroses de guerre » est décisive dans la compréhension du phénomène de la panique. On note également dans ce texte la mention très critique de la politique wilsonienne, voir les pages 33, 34.

²² *Pour introduire au narcissisme*, p. 224.

la frustration sociale, le sentiment d'échec personnel. Cet état conduit au sentiment de culpabilité et possiblement, à la maladie. Face à cette frustration, le groupe fournit des primes que le moi ne peut fournir : le sentiment du collectif. Le chef représente la satisfaction comme idéal du moi mais aussi la conscience morale. Par ailleurs, comme le souligne Freud « outre son côté individuel, cet idéal du moi a un côté social, c'est également l'idéal commun d'une famille, d'une classe, d'une nation »²³. En d'autres termes, la frustration sociale – qui se traduit par l'impossible mobilité sociale, la régression sociale et finalement le sentiment que la puissance de l'autorité est incapable de satisfaire le désir individuel – conduit à l'abaissement de l'idéal du moi et au retour du moi idéal.

La psychologie de la masse entretient ainsi une relation directe avec deux figures topiques : celle de l'idéal du moi (*Ich-Ideal*), sous les traits de l'autorité paternelle (et sociale) porteuse des contraintes mais aussi garante de l'épreuve de réalité et des idéaux collectifs ; celle du moi qui l'a précédé dans l'histoire quand il était à lui-même son propre objet, sa source exclusive de plaisir, le moi-idéal (*Ideal-ich*) dont l'idéal du moi conserve malgré tout des traces. Ce moi, Freud le nomme le moi-idéal, propre à la période de l'infans et du narcissisme avant que ne s'imposent à lui les contraintes sociales. C'est dans le passage du moi-idéal à l'idéal du moi que se mesure le progrès de la civilisation ou si l'on préfère, celui de la maturité de l'homme. Or, c'est ce pas de la nature à la culture que la masse met en question dans sa double dynamique de substitution de la figure de l'autorité (le Führer pour le père) et de régression au moi infantile pour la construction d'un ensemble fusionnel dans lequel dominant l'indifférenciation, l'absence de pensée critique, les appels à la vengeance et bientôt la barbarie. A ce titre, on peut déjà interpréter la masse comme liquidation libidinale de l'idéal du moi et substitution de l'un à l'autre. Ce qu'il s'attache à montrer dans son ouvrage de 1921.

Considérons donc ce texte-clé et rappelons ce que Freud retient des thèses de Le Bon et de McDougall dont il convient de noter que leur discussion occupe près d'un quart du volume de l'ouvrage (p.7 -26). C'est dire leur importance aux yeux de Freud qui s'empare de la masse selon les deux perspectives que ces deux auteurs énoncent et qu'il reformulera ensuite lorsqu'il énoncera ses propres thèses en lien avec la structure libidinale de la masse. La première est celle de l'inconscient ; la seconde, celle de l'organisation.

Pour Le Bon, le trait singulier de la masse est l'inconscient dont il s'attache à suivre les développements aux deux niveaux de l'individu et à de la civilisation ou de la race. Freud s'en souviendra en les reprenant sous couvert de l'ontogénèse et de la phylogénèse. Dans la masse l'individu témoigne de la disparition de sa personnalité consciente et de manière concomitante, de l'affirmation de sa toute-puissance. Prise, quant à elle, comme un tout, la masse est le lieu des phénomènes concomitants d'accroissement des émotions collectives et d'abaissement de l'esprit critique²⁴. Cette somme de croissance des affects et de décroissance de l'intelligence individuelle et collective donne l'occasion à Le Bon d'inscrire la masse dans la lignée de la civilisation aux premiers stades de laquelle émergent, on l'a vu plus haut, l'enfant, la femme, le sauvage²⁵. Tous révèlent ce que la masse a en propre : l'excès ; l'indiscipline ; l'irritabilité ;

²³ idem, p 244

²⁴ « Le fait fondamental de la psychologie des masses : à savoir les deux thèses de l'accroissement d'affect et de l'inhibition de pensée dans la masse primitive » p.26.

²⁵ « Parmi les caractères spéciaux des foules il en est plusieurs tels que l'impulsivité, l'irritabilité, l'incapacité de raisonner, l'absence de jugement et d'esprit critique, l'exagération des sentiments et d'autres encore, que l'on

la crédulité, l'intolérance ; la sauvagerie. Ce sont à peu de choses près les mêmes traits que reprend McDougall²⁶. Avec lui, ce n'est pas l'inconscient mais l'organisation qui est le principe structurant de la masse. Les traits principaux de celle-ci sont en effet la pérennité de ses membres qui partagent des traditions et des coutumes communes mais aussi la conscience des buts de l'organisation à laquelle la spécialisation des tâches et de la place de chacun confère cohésion. Ce sont autant de principes d'intégration qui rendent compte de l'enthousiasme et de l'influence réciproque des membres qui la composent, ce qui est rendu possible par la contagion des affects et des sentiments entre eux. « Contagion » pour McDougall, « suggestion » pour Le Bon, ou encore « imitation » selon Tardes²⁷, ces différents termes sont censés expliquer une seule et même chose : la force contraignante des mécanismes pulsionnels élémentaires qui, dans la masse, fonctionnent selon les mots de Freud, comme « une contrainte à s'aligner sur les autres »²⁸.

Pourtant, si la description des mouvements qui animent la masse est aux yeux du psychanalyste correctement conduite chez les deux penseurs lorsqu'ils mobilisent les notions d'inconscient, le primitivisme des sentiments ou encore la levée de la conscience morale, en revanche le principe explicatif censé en rendre compte le laisse largement insatisfait. Contagion, imitation ou encore suggestion - ailleurs Freud ajoute à ces termes celui d'« infection psychique »²⁹ - sont en effet expliquées par les différents auteurs par la seule notion de suggestibilité. Or, pareil terme n'est pas autre chose que l'entéléchie d'Aristote pour lequel la puissance est censée comprendre en elle ce dont l'acte est la réalisation et l'actualisation. En d'autres termes, il s'agit d'une pétition de principes puisque la suggestibilité (la puissance) est supposée comprendre ce qu'il faut justement expliquer : la suggestion, c'est-à-dire ce qui explique le fait d'être ensemble. La suggestion affirme le psychanalyste est « une énigme », un « mot magique ».

Sans délaisser en aucune manière la notion cardinale d'inconscient dont il félicite à plusieurs reprises Le Bon de l'avoir mis au cœur de sa réflexion³⁰, Freud se démarque toutefois radicalement de ses prédécesseurs en éclairant les phénomènes de la masse par sa dimension originelle : celle de la relation à l'autre, autrement dit par le biais de la dynamique d'identification qui caractérise le rapport à l'objet que sous-tend la libido³¹. Dit autrement, c'est l'amour qui est posé comme le principe actif de toute relation, l'énergie première : « Grandeur quantitative – quoique pour l'instant non mesurable – de ces pulsions qui ont à faire avec tout ce que l'on peut regrouper en tant qu'amour »³². Platon l'a nommé Eros. La masse est un objet d'amour. Mais lequel ?

observe également chez les êtres appartenant à des formes inférieures d'évolution, tels que la femme, le sauvage et l'enfant », Le Bon, opus cité, p. 24.

²⁶ citer p. 24

²⁷ Auxquels il conviendrait d'ajouter Sighele, le premier ainsi que le relève Freud à avoir traité de la masse « délinquante ».

²⁸ p. 21

²⁹ p. 45

³⁰ Il est à noter qu'aucun autre auteur n'est autant été cité dans l'œuvre du psychanalyste que Le Bon dont il cite abondamment les extraits empruntés à la seconde édition en allemand datant de 1913.

³¹ « Nous avons d'ailleurs exposé l'idée que l'identification est le stade préliminaire du choix d'objet et la première manière, ambivalente dans son expression, selon laquelle le moi élit un objet. Il voudrait s'incorporer cet objet et cela, conformément à la phase orale ou cannibalique du développement de la libido, par la voie de la dévoration », *Deuil et mélancolie*, p. 270.

³² p. 29.

Fort de ce point d'ancrage qui est une supposition³³, Freud s'attache à comprendre les différents phénomènes de la masse évoqués plus haut –l'inconscient, mais aussi les changements de quantité d'énergie– comme autant de formes que sous-tend la relation d'amour en fonction d'une part des différents objets qu'elle vise, et d'autre part des différentes scissions temporelles dans lesquelles elle prend forme. Se distinguent ainsi l'ordre pulsionnel avec la dimension de l'amour couplé avec l'absorption de l'objet aux premiers moments de la vie ; l'ordre de la sexualité avec l'accomplissement du coït à l'âge de la maturité ; l'ordre social quand s'impose la retenue de l'énergie sexuelle, sa sublimation. A ce titre, la masse révèle un nouvel ordre qui n'est pas celui de la famille, du couple, de la communauté de voisinage, mais un lieu de « la déviation de la pulsion à l'écart de son but sexuel »³⁴. L'expression « inhibé quant au but » l'éclaire.

Dans la masse, l'énergie sexuelle est inhibée affirme Freud et il ajoute « quant au but » pour bien insister sur le fait que l'objet de l'identification – qu'il s'agisse des autres membres de la masse ou du chef - n'est pas un partenaire sexuel, mais une figure sur laquelle se projette une énergie retenue que la pulsion transmue et sublime. Identification, projection, sublimation sont les termes-pivot dont il faut maintenant rendre compte de la dynamique, ayant en mémoire qu'aucun d'entre eux n'est simple mais se trouve associé à son contraire : l'identification à la désidentification ; la projection à la régression ; la sublimation à la destruction. C'est la raison pour laquelle la notion d'ambivalence est centrale. On le voit également avec la panique qui donne à lire l'envers de l'identification, déclenchant les flots de haine, cet envers de l'amour.

Commençons par l'identification. Elle est, nous dit Freud, « la manifestation la plus précoce d'une liaison de sentiment à une autre personne. Elle joue un rôle dans la préhistoire du complexe d'Œdipe »³⁵. L'identification est le mouvement dynamique du moi dans son rapport à l'autre, qu'il s'agisse de lui-même quand le petit enfant se prend pour son propre modèle et révèle la puissance du narcissisme qui est amour de soi, ou qu'il s'agisse de la figure de l'autorité, avec en premier lieu celle du père, lui qui incarne la force et l'autorité, et ultérieurement toute incarnation de l'autorité, et qui constituent le matériau de la conscience morale.

Or, la force de la démonstration freudienne tient à la détermination de cet objet qui, on vient de le dire, peut être doublement orienté : soit dans une dimension progressive avec le père et l'idéal du moi bientôt devenu idéal social ; soit dans une dimension régressive avec le moi quand ce dernier se prend pour son propre objet. Dans le premier cas, nous dit Freud, le moi tend vers le sujet de son identification, le père, en aspirant à être au plus près de son modèle ; d'où l'imitation et le copiage de ses faits et gestes dans le strict respect des objurgations que cet idéal impose. Dans le second cas, le moi est son propre objet à l'instar de Narcisse se mirant et s'admirant dans sa propre image jusqu'à s'y fondre. A la dynamique de l'être qu'illustre la première figure correspond, comme son pendant, la seconde, celle de l'avoir. Si la première s'incarne dans la différence que l'imitation comme mimesis tente de réduire, la seconde trouve son aboutissement dans l'absorption et la liquidation de toute distance, en bref la fusion indifférenciée. A l'Être, la distance qu'instaure sa supériorité et la visée de l'individu, se

³³ « Nous allons donc tenter cette présupposition que ce sont des relations d'amour (exprimé de façon différente : des liaisons de sentiment) qui constituent aussi l'âme de la masse » p. 30.

³⁴ p. 42.

³⁵ p. 42.

projetant en lui ; à l’Avoir, son abolition dans l’ingurgitation de l’objet dans le moi. Freud reprend ici à Ferenczi le terme d’introjection. A l’Être, donc, la figure surplombante de l’idéal du moi vers lequel tend le moi ; à l’Avoir, le retour au plaisir originel de la dévoration dans le moi-idéal³⁶. C’est cette double tension simultanée qui anime les individus de la masse dans leur liaison au Chef et qui explique que ce dernier a pris la place de l’idéal du moi par introjection dans le moi. Un idéal du moi bien plus rémunérateur que celui auquel il a été substitué parce que l’ancienne figure de l’autorité a été incapable de les délivrer ou plus simplement, a failli dans son rôle attendu par ses sujets. Dans un texte ultérieur, Freud écrira : « « je parvins à une formule comme : une masse psychologique est une réunion d’individus qui ont introduit la même personne dans leur sur-moi et qui, sur la base de cette communauté, se sont identifiés les uns aux autres dans leur moi. Elle ne vaut naturellement que pour les masses qui ont un meneur »³⁷.

Freud analyse la liaison de l’individu singulier au chef dans les termes de l’ambivalence qui noue dans la même relation la survalorisation et la dépréciation du moi, sa surpuissance et sa toute-impuissance. Là où précédemment Le Bon se contentait de constater mécaniquement les effets du sentiment de puissance à partir de l’inclusion de l’individu dans la masse, Freud non seulement l’inscrit dans le moi par la voie de l’ingurgitation mais il le couple au sentiment simultané d’impuissance. En cela, l’individu de la masse reproduit le comportement de l’amant qui s’abaisse en proportion des qualités conférées à l’aimé dont la supériorité valorise d’autant l’amant et le rehausse³⁸. La conséquence de pareille dynamique est la suppression de la conscience morale, et conséquemment la certitude que tout est désormais possible, le crime et la barbarie³⁹. Un aveuglement qui contraint à suivre absolument les commandements qu’impose celui qui apparaît comme le Surmoi. Un surmoi qui dit ce qui doit être fait, édicte les normes du bien et du beau jusqu’à affirmer ce qu’est la seule réalité admissible, fût-ce à l’encontre de l’expérience commune et de la tradition collective. « Rien d’étonnant à ce que le moi tienne pour réelle une perception lorsque l’instance psychique à qui incombe habituellement la tâche de l’examen de réalité se porte garant de cette réalité »⁴⁰. L’épreuve de réalité ne dépend plus ni de l’existence matérielle de l’objet, ni des sens et pas davantage du jugement mais bien de la seule volonté du Chef incorporée.

On comprend comment pareille situation résultant du processus d’incorporation adossée à la dynamique de régression dans un état infantile originaire peut conduire à parler de réalité hallucinée⁴¹ (ou encore comme le fait d’ailleurs Freud dans ce texte, de situation hypnotique et

³⁶ Dans le texte cité de 1914 en référence, Freud a écrit, „c’est à ce moi idéal que s’adresse maintenant l’amour de soi dont jouissait dans l’enfance le moi effectif. Il apparaît que le narcissisme est déplacé sur ce nouveau moi idéal qui se trouve, comme le moi infantile, en possession de toutes les précieuses perfections”. « Pour introduire le narcissisme », opus cité, p. 237.

³⁷ « la décomposition de la personnalité psychique », *Nouvelles leçons d’introduction à la psychanalyse*, p. 153

³⁸ « On l’aime à cause des perfections auxquelles on aspire pour le moi propre et qu’on voudrait maintenant se procurer par ce détour pour la satisfaction de son narcissisme », p. 50, 51.

³⁹ « Dans l’aveuglement d’amour, on se fait criminel sans remords : l’objet s’est mis à la place de l’idéal du moi », p. 51.

⁴⁰ idem.

⁴¹ J’ai analysé cette forme de « réalité » psychique dans deux ouvrages récents. La première traite du processus de construction politique d’une « sur-réalité » par le biais d’une part de la destruction des dimensions de l’espace et du temps, collectifs et individuels, d’autre part de la construction des figures de l’autorité, et enfin par la mise en place d’un régime de terreur massif. François Bafoïl, 2021, *Politiques de la destruction. Trois figures de l’hallucination en politique*. Les éditions Hermann. Le second s’attache au processus de construction sociale d’une

dans un autre, ultérieur, de « délire »⁴²). Cette notion d'hallucination renvoie précisément ici à la massivité de l'objet occupant tout le moi vis-à-vis duquel l'individu témoigne d'un attachement indéfectible. L'opuscule écrit durant la guerre, *Deuil et mélancolie*⁴³, fournit des clés de compréhension de ce mécanisme psychique qui consiste pour l'endeuillé à n'abandonner à aucun prix l'objet perdu auquel les plus hautes qualités sont conférées en miroir de l'incapacité dont s'accuse l'endeuillé de n'avoir pas été capable de le conserver, sinon désormais au plus profond de son psychisme, encrypté dans l'intime. D'où la rage des reproches que le moi s'adresse à lui-même et dont Freud saisit qu'ils sont détournés de leur destination première – l'objet perdu, cause du sentiment d'abandon profond – et retournés contre le moi par celui qui au sein même du moi a pris la forme du surmoi cruel.

Cette ambivalence de la surpuissance et de l'impuissance, partant de l'amour et de la haine dont témoigne le moi en les reformulant et en les inversant en fonction des bénéfiques et satisfactions qu'il en retire, nous conduit à traiter de l'envers de la cohésion de la masse : la panique. Ce que cette dynamique de fuite devant l'ennemi administre, ce n'est pas la supériorité numérique de l'ennemi puisqu'on a vu, nous dit Freud, des mouvements de défection sur le champ de bataille prouvant l'inverse. En réalité, l'observation des mouvements de panique enseigne qu'ils sont mis en branle sous l'effet de la défection du chef, réelle ou supposée. Dans ce retrait, l'amour qui cimentait la masse reflue et dans le vide qu'il ouvre laisse l'angoisse déferler en flots de haine dirigé désormais contre celui qui autrefois recevait les suffrages et l'amour des membres⁴⁴. On peut en déduire que la haine était précédemment refoulée pour ne laisser voir que la dynamique positive. Plus exactement, dans cette inhibition renforcée par le refoulement, la haine avait été redirigée sur ceux qui ne partageaient pas l'amour de la masse : ceux désignés comme devant être discriminés pour ne pas avoir admis la force de l'amour. En d'autres termes, la force de l'amour que se confèrent les frères pour eux-mêmes se conforte de la haine de l'étranger. Aux tenants de l'amour, l'inclusion et la reconnaissance de tous, les amis ; aux autres, l'exclusion et la marginalisation, les ennemis. La conclusion s'impose que les liaisons affectives sont fondamentalement ambivalentes et que, par ailleurs, la société ne se maintient que pour autant que sont conservées en l'état les liens d'identification aux figures de l'amour et de la haine qui la structurent et fondent sa cohésion.

Tout en ayant conscience de délaissier nombre de raisonnements importants de ce texte si riche⁴⁵, j'arrête néanmoins ici son examen pour souligner en conclusion un trait qui me paraît

figure aussi désirée que haie – la prostituée - par différents groupes professionnels (criminologue, policiers, tenanciers et clients, romanciers et fonctionnaires) qui ne cessent de la détruire et de la faire réapparaître dans l'espace social. François Bafail, 2021, *La femme hallucinée*, opus cité.

⁴² « un grand nombre d'hommes s'engagent en commun dans la tentative de créer une assurance sur le bonheur et une protection contre la souffrance par un remodelage délirant de la réalité » In Sigmund Freud, *Malaise dans la culture*, 1929, OC XVIII, p. 268

⁴³ *Deuil et mélancolie*, 1915, I-OC pp. . C'est dans ce texte que l'on trouve la formule « L'ombre de l'objet est tombé sur le moi ».

⁴⁴ Le Bon l'avait énoncé en analysant le renversement de la confiance absolue conférée à Ferdinand de Lesseps du temps du canal de Suez et de son reflux tout aussi excessif au temps de son échec lors du percement du canal de Panama. « Le héros que la foule acclamait la veille, est conspué par elle le lendemain si l'insuccès l'a frappé. La réaction sera même d'autant plus vive que le prestige aura été plus grand » in Le Bon, opus cité, p. 127.

⁴⁵ L'impact sur la pensée politique du totalitarisme fut massif, voir Wilhelm Reich, 1933, (traduction française *La Psychologie de masse du fascisme*, PBP, Folio. Theodor W. Adorno, « Freudian Theory and the Pattern of Fascist Propaganda », in Rolf Tiedemann (éd.), *Gesammelte Schriften*, vol. 8, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1972. Plus généralement, voir les travaux de l'école de Francfort, avec Horkheimer, Adorno, Löwenstein et Marcuse. Mais

décisif et le rend très actuel. Ce trait résulte du fait que Freud renouvelle totalement les approches précédentes de la masse quand il inscrit sa réflexion dans la polarité structurante de la perspective ontogénétique et de la perspective phylogénétique, c'est-à-dire d'un côté l'histoire du long terme, celle de la civilisation, et de l'autre côté la perspective de l'instant que synthétise le moi, chacune étant éclairée par une figure du père, promise à la mort. L'ontogénèse parce que Freud met au jour le lien libidinal et l'identification du moi au sujet et à l'objet du moi qui est au cœur du conflit oedipien quand l'enfant est mu par le conflit à l'égard du père et le désir pour la mère. La phylogénèse, quand il rend compte du monopole de la force par le Père de la horde qui contraint les fils à la psychologie de la masse ; en d'autres termes, lorsqu'il les force à l'aimer en refoulant les motions de haine quitte à les retourner contre eux-mêmes dans un masochisme destructeur.

Ce que j'entends seulement souligner, c'est qu'avec les figures d'Œdipe d'un côté et du Père de la horde de l'autre, Freud traite de mythes. Seulement de mythes. Des mythes dont la fonction est de tenir absolument à distance la réalité et plus encore, de rendre possible la vie collective par le biais des interdits (celui de l'inceste, du meurtre, etc). Là est le renversement radical qu'instaure la masse ; là est la source de la barbarie : dans le passage à l'acte qu'elle opère dans son surgissement sur la base du meurtre du père considéré comme incapable de satisfaire ses fils, à la différence du chef élu, mais qui lui aussi ne tient dans son statut que pour autant qu'il assure ses fidèles du tout-amour attendu. Si les conséquences désastreuses du meurtre du père en termes de levée des interdits se trouvent canalisées par le chef, elles ne sont que plus dévastatrices dès lors que ce dernier s'avère incapable de maintenir son prestige sur la durée. A ce titre, sa mise à mort peut certes être interprétée comme une libération des masses aliénées, mais elle peut tout autant être perçue comme la levée cette fois radicale des interdits et l'acceptation de la violence tous azimuts. C'est le sens qu'il faut donner à ce que Freud écrit plus tard dans *Malaise dans la culture* lorsqu'il approfondit le destin de la conscience de culpabilité : « ce qui a commencé avec le père s'achève avec la masse »⁴⁶. Dans les deux cas, la pulsion d'agression est provisoirement mise sous le boisseau, témoignant de la fragilité de la culture dans le retour toujours possible de la barbarie.

III. Actualité de l'approche freudienne. La masse du 6 janvier 2021 à Washington.

Revenons maintenant sur un évènement à bien des égards fondamental pour notre réflexion sur la masse : celui qui s'est joué le 6 janvier 2021 à Washington lors de l'assaut donné au Capitole. L'une des raisons de faire retour sur cette manifestation tient au fait qu'elle confirme plusieurs thèses de Freud exposés dans ce travail ; une autre, qu'elle révèle d'autres aspects inédits de la masse moderne, qui contribuent, on peut en faire l'hypothèse, à refléter des dimensions originales du champ politique actuel.

Deux dimensions psychologiques structurent la vision du monde de membres de la masse trumpienne, autrement nommés les « followers » : d'une part, un faisceau de croyances

ce texte résonne aussi dans des travaux plus récents comme ceux de Paul-Laurent Assoun quand il analyse les dimensions du territoire, de la langue et de l'idéal qui nourrissent le nationalisme en les adossant aux pulsions de haine des individus dans la masse à l'encontre de tout étranger proche, Paul-Laurent Assoun, 2019, « Une folie de la différence », *Passages*.

⁴⁶ Sigmund Freud, *Malaise dans la culture*, opus cité, p. 320.

indéfectibles partagées par le groupe des adeptes et le chef autour d'une dynamique commune du démenti ; d'autre part, une nouvelle réalité proprement hallucinée. Quelles sont ces croyances ? Ce sont les rumeurs les plus folles que transporte un réseau jusqu'ici largement inconnu, QAnon. Ses membres dont on ignore le nombre signent leurs tweets de la lettre « Q ». Elle est identifiée une première fois en 2017 dans un tweet provenant d'un soi-disant cadre de haut rang du gouvernement. Résonnant déjà de la dénonciation de la pédophilie, son message initial annonce « la tempête » (« storm ») à venir qui assainira définitivement le péché ambiant et réveillera les énergies. La principale leçon de ces théories c'est qu'après avoir compris les théories Qanon, chacun sera en mesure de vivre la vraie démocratie, débarrassée des démons et autres démocrates malfaisants⁴⁷. Qanon développe la théorie de « la tempête » qui serait le couronnement d'un cycle intramondain venant signifier la victoire de la pureté sur le péché. Ce péché, quel est-il ? C'est celui des pédophiles et criminels d'enfants qui œuvrent dans les écoles, mais aussi se répandent dans les milieux artistiques et par-dessus-tout infectent les milieux politiques. Ceux qui ne l'admettent pas sont dénoncés comme des démons dont il est justifié de se débarrasser. Devenu viral, le message « Q » va se trouver amplifié en 2020 avec la série de crises liées à l'assassinat de Georges Floyd et à l'émergence du mouvement dit des *Black lives matter* et culmine avec la pandémie. Loin d'y mettre fin, Trump relaie cette vaste incertitude et l'amplifie en retweetant les messages de QAnon, jusqu'à 200 fois, sur son site. A l'été 2020, son fils Eric s'affiche avec une large pancarte où figure le « Q » et proclame « where we go one we go all »⁴⁸. S'impose ainsi à l'automne 2020 au plus fort de la campagne électorale américaine l'idée que Trump est envoyé pour anéantir les démons, les pédophiles et autres cannibales qui menacent la sécurité du pays, l'enfance, la race blanche.

Interrogé en conférence de presse, le président non seulement ne dénonce pas les agissements de QAnon mais les considère avec bienveillance puisqu'ils relaient sa candidature. Le comble est atteint quand, une fois consommée sa défaite dans les urnes cette dernière est violemment démentie au profit d'une croyance bien plus solide aux yeux de ses supporters parce qu'elle confirme ce qui avait été annoncé depuis longtemps : les ennemis feraient tout pour priver le Président de la victoire. Ils l'ont volée. A ces fausses nouvelles Trump ajoute les siennes en prenant grand soin de mêler les majuscules aux minuscules pour mieux apparaître drapé dans une sainte colère à l'image de Moïse condamnant la corruption des tribus placés sous sa responsabilité : « DES MILLIONS D'ETRANGERS ILLEGAUX et de PERSONNES MORTES sont allés voter en grand nombre (...) !!! »⁴⁹. Et dès les résultats de l'élection connus, il fait appel aux vrais patriotes qui le soutiennent pour mieux réveiller leurs ardeurs : « LES VRAIS PATRIOTES DOIVENT MONTRER À CES ANTIFAS QUE LES CITOYENS QUI AIMENT LE SECOND AMENDEMENT NE SE LAISSERONT JAMAIS VOLER CETTE ÉLECTION À MOINS QUE CE CARNAGE NE CESSE MAINTENANT »⁵⁰ et s'engage à lancer dans la rue « NOS MILITAIRES INCROYABLEMENT PUISSANTS ET LEURS

⁴⁷ Dann Brooks « Qanon and the « Trump coup » have more in common than you might think » *The Guardian* 24 dec. 2020

⁴⁸ là où nous allons un, nous allons tous »

⁴⁹ «MILLIONS of illegal ALIENS and DEAD PEOPLE» have voted in large numbers(...) !!!».

⁵⁰ «REAL PATRIOTS MUST SHOW THESE ANTIFA TERRORISTS THAT CITIZENS WHO LOVE THE 2ND AMENDMENT WILL NEVER LET THEM STEAL THIS ELECTION!!! (...) «UNLESS THIS CARNAGE ENDS NOW ».

ARMES QUI SONT MENACÉES » pour « donner une leçon À CES TERRORISTES ANTI-AMÉRICAINS »⁵¹.

Le démenti, c'est-à-dire ici le refus de ce que la réalité oppose et qui sous-tend le clivage entre ce qui est cru indéfectiblement et ce qui est prouvé factuellement, en d'autres termes la mise à l'écart de la réalité objective au profit d'une représentation intime plus satisfaisante, est ce qui fonde l'action politique de Trump. Il en résulte un statut de la réalité qui n'est pas celui de l'expérience mais de la croyance. En conséquence, la réalité est ce qui est objet de foi, une représentation intérieure dont la vérité repose sur la satisfaction qu'elle apporte à l'individu et conforte sa certitude que ceux qui ne la partagent pas ont tort et se cachent. Le critère de validité de l'expérience est ainsi ce qui est conforme aux attentes des patriotes, pas la confrontation à la réalité extérieure qui, elle, est déclarée fautive parce que ceux qui y font appel mentent. Peu importe ce que peuvent indiquer les résultats sortis des urnes, la victoire a été volée. Le chef l'avait prédit. La preuve s'évalue à l'aune de la croyance, pas à celle des faits objectifs. Proche de l'hallucination, la vision du monde qui en résulte est fondée sur un clivage à multiple relais : entre le camp de la lumière et celui de l'obscurité ; entre celui de la vérité et celui du mensonge ; entre les détenteurs de la pureté et ceux péchés ; entre « eux » et « nous », les « ennemis » et les « amis ». Au savoir enrobée de pureté des adeptes de Trump s'oppose l'erreur dans le noir de la saleté de ses opposants. C'est pourquoi les adhérents qui soutiennent le chef tout-amour sont présentés comme des patriotes, des aimés, des doux, des simples, tandis qu'à l'opposé leurs adversaires sont des démons, des ennemis qui manipulent les nouvelles, les votes, les électeurs. Aux premiers qui croient à la victoire qui leur est due parce qu'ils sont dans la vérité s'opposent ceux qui mentent jusqu'à dire que le chef a échoué. Ils ne croient pas dans le chef. Ils le font taire et promettent ainsi au silence tous les followers. Une fois fermé le compte tweeter de Trump son avocat et complice Giuliani écrit le 9 janvier sur le sien : « Quel est le prochain qu'on va faire taire ? »⁵². La conclusion est évidente : ils ont jeté le manteau sur la bouche du chef parce qu'il dit la vérité. Le Christ a subi pareille injure.

Car le père omnipotent, tout amour, toute bonté, sait. Telle est la conviction indéracinable des manifestants : on veut lui voler sa victoire mais lui le sait et il sait qu'ils savent et c'est pourquoi dans le discours le 6 janvier à ses adeptes rassemblés devant lui il affirme la nécessité de devoir combattre plus intensément. « Nous allons devoir nous battre beaucoup plus fort »⁵³ puis il ajoute en les félicitant de porter haut la tradition des pères fondateurs, de la même manière qu'un père sait parler à ses enfants qu'il aime et qu'il encourage : « Mais souvenez-vous juste de ça : vous être plus forts, vous êtes plus intelligents vous en avez plus que n'importe qui et pourtant Ils essaient de rabaisser quiconque veut avoir à faire avec nous. Vous êtes le vrai peuple qui a construit cette nation »⁵⁴. Le chef aimant connaît leurs sentiments ; il sait ce qu'ils ressentent (douleurs et colère) parce qu'ils savent ce que les autres ont fait au chef : ils lui ont volé la victoire. Devant les troupes il affirme : « Tous, nous ne voulons pas que notre victoire

⁵¹ "Our INCREDIBLY POWERFUL MILITARY and their OMINOUS WEAPONS" pour "Teach these ANTI-AMERICAN TERRORISTS A LESSON."

⁵² « Who will be silenced next? »

⁵³ « We are going to have to fight much harder ».

⁵⁴ "But just remember this : you're stronger, you're smarter, you've got more going than anybody and they try and demean everybody to do with us. you are the real people that built this nation".

nous soit volée par des démocrates de gauche radicale, et c'est ce qu'ils font »⁵⁵. Le constat du vol établi, la conséquence s'impose : la vérité est indéracinable : « Nous n'abandonnerons jamais, nous ne nous concéderons jamais »⁵⁶. L'appel à l'insurrection en découle : le salut est dans la conquête du Capitole, là-bas devant eux, let lui est avec eux : « Après ça on va descendre et je serai avec vous »⁵⁷. Et c'est le drame de l'assaut.

Dans la masse qui se rue sur le capitole on reconnaît le drapeau confédéré celui des blancs, esclavagistes, démocrates, en lutte contre les républicains et contre Lincoln. Très majoritairement blancs, suprématistes, racistes, mêlant hommes et femmes, tous reprennent le slogan du président : “stop the steal” “Make America great again ». Écartant toute idée qu'il pourrait s'agir d'une bande de pillards, ses membres entendent seulement faire valoir la primauté du droit et de la justice en récupérant ce qui leur appartient : la victoire, et déloger ceux qui veulent la lui voler, les « assis » et tous les « gras », ceux qui profitent du système et ont su le pervertir pour leur seul profit. A côté de ces individus qui se pensent en héritiers des pionniers de la nation et porteurs de son idéal démocratique et que prétendent refonder les très nombreux groupes de « chrétiens néo-charismatiques » adeptes de la prophétie biblique et le plus souvent antisémites, paradent les groupes extrémistes de type Qanon, et « Proud boys. Eux, entendent défendre les armes à la main leur domination. C'est pourquoi ils agissent en pleine lumière, et revendiquent la justesse de leur combat, en invoquant leur filiation aux pères fondateurs et la pureté de la race blanche américaine. La figure la plus emblématique de l'invasion du capitole est celle de l'extrémiste de droite, Angeli. Membre de Qanon et lui-même surnommé « Q Shaman », il s'affiche devant les caméras dans les couloirs du capitole, torse nu bariolé de tatouages, le visage peint des trois couleurs rouge, blanc, bleu. Coiffé d'une vaste chevelure (de pionnier à la Davy Crockett à moins que ce ne soit un scalp arraché à l'ennemi) il brandit une lance de 6 pieds de long. A côté de lui, plusieurs élus républicains. Et comme toute masse en lutte pour le triomphe de ses idéaux, elle dispose bientôt de son héroïne, Ashlu Babbit qui meurt à 35 sous les balles des forces de l'ordre⁵⁸. Un journaliste du Washington Post la décrit comme une adepte de la théorie conspirationniste QAnon, consumée de dévotion pour Trump, sa seule idole, dont elle attendait qu'il liquide physiquement tous ses ennemis à l'occasion du « jour de tempête » pour lequel elle se préparait depuis longtemps⁵⁹. Une autre héroïne, moins connue, Tamara Towers Parry, originaire de Seattle woman qui se fait également appeler “Dr. Tammy,” participe à la marche contre le capitole. Elle poste ensuite un message agrémentée de son portrait en pied, coiffée d'un chapeau de cow-boy et enserrant un drapeau marqué d'un grand Q, avec ce message : “Nous venons de prendre d'assaut le Congrès et je vais vous le dire maintenant, c'était sauvage : nos yeux brûlent mais vous savez, comparé à ce que nos Pères fondateurs ont fait, c'était le moins qu'on puisse faire »⁶⁰.

⁵⁵ “All of us do not want our election victory stolen by emboldened radical-left democrats which is what they are doing”.

⁵⁶ «We will never give up; we will never concede ».

⁵⁷ “After this, we're going to walk down and I'll be there with you”.

⁵⁸ On a noté cinq morts durant l'assaut contre le Capitole (et ultérieurement, plus de 600 arrestations de manifestants).

⁵⁹ Washington Post

⁶⁰ “We just stormed the Congress, and I'm going to tell you right now, it was wild : Our eyes are burning, but you know what, compared to what our Founding Fathers did, it's the least we can do.” in : “QAnon reshaped Trump's party and radicalized believers. The Capitol siege may just be the start”, *The Washington Post*, Jan. 13, 2021.

Une fois le feu mis aux poudres et l'insurrection embrasée et tandis que Biden le presse de demander aux insurgés de rentrer chez eux, Trump s'adresse une dernière fois à eux. Reconnaisant la légitimité de l'action qui vient de se dérouler, il ne la condamne pas ; au contraire, il pardonne d'avance la violence qui a lieu car le maître-mot, le maître-sentiment domine et dirige tout : il les aime : « Je sais ce que vous ressentez, je sais que vous avez mal , je sais votre souffrance. Mais rentrez chez vous et allez en paix, rentrez chez vous, on vous aime »⁶¹. Un amour qui explique tout, anime toutes les tempêtes, réchauffe tous les conflits et demeure tant que la foi en lui se maintient et pour l'éternité. A 6.01 alors que le périmètre du Capitole est sécurisé, Trump envoie un dernier tweet que Twitter va très vite éliminer et dans lequel il a écrit : « Il y a des choses et des événements qui arrivent quand le raz de marée victorieux pour une élection sacrée est brutalement et traîtreusement arrachée aux grands patriotes qui depuis si longtemps ont été si injustement et si mal traités. Rentrez chez vous en paix et avec amour. Et souvenez-vous de ce jour pour toujours »⁶².

L'interprétation de cette journée du 6 janvier 2021 à Washington valide, c'est notre hypothèse, la lecture freudienne de la masse à deux niveaux examinés dans ce travail : d'abord, à celui de l'amour et de la haine, ferments de la masse. C'est lui qui unit en effet les individus au Chef et tous les adeptes entre eux dans cette relation amoureuse « inhibée quant au but ». C'est le trait fondamental qui définit la masse ⁶³. Se crée ainsi non pas une société, mais une communauté de fidèles transis dans leur adoration du chef tout-puissant, et prêts à mourir pour lui, une *Gefolgschaft*. Ce consentement à l'aliénation comme promesse de l'âge d'or sous les auspices de l'amour débordant n'a d'équivalent dans son intensité que la haine réservée aux ennemis irréductiblement exclus. Cette ambivalence est compréhensible par la dynamique de régression au narcissisme et ces retrouvailles avec la période béniée de l'enfance et de l'immaturation sont d'autant mieux accomplies que se trouvent levés les interdits de la culture, autrefois si pesants et si mal vécus. L'amour donc, mais si proche de la haine, c'est le second niveau, qu'il tend à s'y confondre dans l'ardeur qui anime ceux qui, une fois, déçus par le chef, s'emploient à le détruire à la mesure de leur déception. Certes, le vice-président Penn n'est pas le président Trump⁶⁴. Nonobstant, la leçon était très claire pour ce dernier également : pour peu que l'on suppose le chef de vouloir céder aux sirènes des menteurs et d'avoir trahi la confiance déposée

⁶¹ « I know how you feel, I know you hurt, I know your pain ; But go home, and go home in peace ; So go home we love you »

⁶² “there are the things and events that happen when a sacred landslide election victory is so unceremoniously and viciously stripped away from great patriots who have been badly and unfairly treated for so long. Go home with love and peace. Remember this day forever”.

⁶³ « La liaison réciproque des individus de la masse est de la nature d'une telle identification due à une importante communauté effective et nous pouvons supposer que cette communauté réside dans le mode de liaison au meneur » Freud 1921, opus cité, p. 46.

⁶⁴ Au moment même où la masse des manifestants se lance à l'assaut du Capitole, Trump attaque dans un tweet rageur son vice-président Pence, l'accusant d'avoir fait défection au moment crucial, et « de ne pas avoir eu le courage de faire ce qui aurait dû être fait pour protéger notre pays et notre Constitution, en donnant aux États une chance de certifier une série correcte de faits, et non pas les faits frauduleux ou imprécis qu'il leur avait été précédemment demandé de certifier. Et de conclure « Les USA réclament la vérité ». “Mike Pence didn't have the courage to do what should have been done to protect our Country and our Constitution, giving States a chance to certify a corrected set of facts, not the fraudulent or inaccurate ones which they were asked to previously certify,” he wrote. “USA demands the truth!”. Ce tweet a été envoyé à 2. 24' et c'est 6 minutes plus tard que Trump envoie le premier tweet appelant les manifestants à respecter le Capitole et les forces de police mais sans leur demander de demeurer pacifique, ce qu'il ne fera qu'une heure plus tard.

en lui, la masse s'acharnera à le vouer aux gémonies. L'abandon se paie de la destruction comme une surenchère de haine pour n'avoir surtout pas à ressentir l'angoisse de la perte. Pour conclure donc, la formation de la masse trumpienne confirme qu'elle repose sur le choix d'une nouvelle figure de l'autorité toute-puissante que rend possible l'aliénation de la liberté de ses membres en échange d'un gain d'amour total, mais cette relation fusionnelle est appelée à évoluer dramatiquement, si d'aventure le chef s'avère incapable de fournir les primes et les bénéfices attendus. Là est le caractère novateur d'une foule de type trumpien : dans la jouissance qu'elle révèle et qui la sous-tend comme un ressort inflexible. Car si d'aventure le chef s'avère incapable de la nourrir et plus encore de la gaver à la hauteur de ses attentes insatiables, c'en sera fini de lui. Le chef charismatique est forcé de multiplier les illusions – « fake news » et promesses - sur laquelle son autorité repose au risque de chuter violemment. Fausses nouvelles, figures renouvelées de l'adversité, mensonges sans cesse proclamés comme autant de victoires arrachées au camp de l'incroyance, ces ferments de haine produits et ingurgités à longueur d'échanges font jouissance et tissent les fils de la barbarie. La jouissance est destruction. Sans fin. Et la masse est le lien d'un repas cannibalesque où se repait la haine insondable.

Tenant le chef sous sa menace d'amour-haine, la masse trumpiste est peut-être l'authentique vecteur du populisme et le signe avant-coureur d'un champ politique en gestation, marqué au sceau du narcissisme régressif. Une masse, créatrice d'une nouvelle horde qui n'est pas retour à une origine mais création d'un type nouveau, et pour reprendre les termes de Nathalie Zaltman, « organisée autour d'un totem sans tabou » ; une masse qui témoignerait d'une régression civilisationnelle entendue comme réduction au narcissisme, mêlant tout-amour et toute haine. Quelque chose comme le ça ; un magma pétri de la pulsion de mort. Une masse finalement sans meneur qui actualise ce que Freud appelle « la misère psychologique de la masse »⁶⁵ à laquelle il fait référence dans la toute fin du *Malaise dans la culture*, ayant à l'esprit ces masses pétries de leur égalitarisme et incapables de se soumettre à l'autorité d'un chef. Des masses égalitaires, refusant la moindre autorité en leur sein, veillant jalousement à conserver pour eux seuls leur surmoi narcissique pour mieux empêcher l'émergence d'un quelconque leader. Quelque chose de ce dont les Gilets jaunes pourraient être le signe.

⁶⁵ Sigmund Freud, 1929, *Le malaise dans la culture* OC, XVIII, p. 302. Il est intéressant de noter que dans ce passage Freud évoque l'Amérique mais ne voulant pas prêter le flanc au reproche d'anti-américanisme, il s'abstient de développer sa critique de l'égalitarisme américain.